

REVUE BELGE  
DE  
NUMISMATIQUE

PUBLIÉE

SOUS LES AUSPICES DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE NUMISMATIQUE.

DIRECTEURS :

MM. LE V<sup>te</sup> B. DE JONGHE, LE C<sup>te</sup> TH. DE LIMBURG-STIRUM ET A. DE WITTE

1899

CINQUANTE-CINQUIÈME ANNÉE.



BRUXELLES,

J. GOEMAERE, IMPRIMEUR DU ROI.  
*Rue de la Limite, 21.*

1899

# MONNAIES

DU

## COMTE AUGUSTE DE LIMBURG STIRUM

PRINCE-ÉVÊQUE DE SPIRE

1770-1797

### MÉDAILLES QUI LE CONCERNENT

PLANCHES I ET II

Damien-Auguste-Philippe-Charles, comte de Limburg Stirum, évêque de Spire et prince de l'Empire, en sa qualité de prévôt de Weissemburg, gouverna l'évêché de Spire pendant les dernières années du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il semble avoir été étranger aux affaires politiques de son temps, mais il occupa son siège avec distinction et on retrouve en lui un type intéressant d'évêque grand seigneur de la fin de ce siècle. Administrateur vigilant, il a laissé des traces nombreuses de son passage à l'évêché de Spire et, malgré les défauts inhérents à son caractère autoritaire, on peut dire que son nom occupe une place importante dans l'histoire de ce diocèse. Les écrits du temps nous le représentent comme un prince énergique, plein d'esprit, mais dur; comme un évêque fier, entêté, mais très zélé, qui s'exagérait un peu la puissance

d'un prince de l'Empire et la haute dignité d'un évêque (1).

Auguste (2), comte de Limburg Stirum, né le 16 mars 1721, était le second fils du comte Otton-Ernest et d'Amélie-Élisabeth-Marie de Schönborn, sœur du célèbre évêque de Spire Damien-Auguste de Schönborn.

Dès l'âge de 8 ans, il reçut la tonsure et les ordres mineurs des mains de l'évêque suffragant d'Hildesheim, Ernest-Frédéric von Twickel. Il fit ses premières études à Coblençe, où demeurait son oncle François-Georges de Schönborn, archevêque de Trèves; en 1742, il se rendit à Rome pour y étudier la théologie, mais sa santé l'obligea à revenir en Allemagne, où il termina ses études.

En 1744, il fut reçu chanoine de Munster, d'Hildesheim et de Spire; son oncle l'archevêque de Trèves, qui était doyen de ce dernier chapitre, renonça à cette dignité, le 2 novembre 1755, en faveur de son neveu. Peu après, il devint conseiller secret de l'électeur palatin et chevalier de son ordre de Saint-Michel, puis conseiller de l'électeur de Cologne, vice-président de la régence de Munster et doyen de Xanten. Son élection en

(1) V., pour sa biographie, REMLING, *Geschichte der Bischöfe zu Speyer*. Mainz, 1854, t. II. — J. GEISSEL, *Der Kaiser-Dom zu Speyer*. Mainz, 1822, t. III. (L'auteur de cet ouvrage devint plus tard archevêque de Cologne.) — *Allgemeine deutsche Biographie*. Leipzig, 1883, verbo LIMBURG-STIRUM.

(2) C'est sous ce nom qu'il est connu.

qualité d'évêque de Spire lui valut la prévôté de Weissenburg, qui lui donnait le titre de prince de l'Empire.

Dès l'époque de sa nomination de doyen du chapitre de Spire, commencèrent avec les chanoines les discussions et les procès qui devaient empoisonner toute son existence. Ces querelles continuelles avaient leur origine en partie dans les mœurs du temps et en partie dans le caractère peu endurant du nouveau doyen.

Le premier différend surgit à l'occasion de la reconstruction de la cathédrale de Spire, qui avait été brûlée par les Français en 1685 ; cette église dépendait du chapitre, la juridiction temporelle des évêques ne s'étendant pas sur la ville elle-même. Ce travail avait été décidé, mais il semble que le nouveau doyen avait voulu faire prévaloir ses idées d'une manière trop impérieuse contre l'avis des membres du chapitre. L'évêque de Spire, cardinal von Hutten, soutenu par les plus jeunes chanoines, se brouilla avec le doyen ; la dispute s'envenima à tel point que l'évêque suspendit le doyen de sa dignité ; celui-ci en appela à la chambre impériale de Wetzlar et au pape. Après différentes péripéties, l'affaire se termina à l'entière satisfaction du doyen, par un accord conclu le 13 janvier 1767. Les frais du procès, qui montaient à la somme de 20,000 florins, furent mis à la charge du chapitre (1).

(1) On a publié un certain nombre de factums sur la légitimité de

Peu d'années après, le 20 avril 1770, mourut l'évêque de Spire, François-Christophe, baron von Hutten. Le chapitre profita de l'interrègne pour régler différentes questions litigieuses, et il fit frapper 300 pièces de monnaie, en souvenir de cet événement.

A l'arrivée du commissaire impérial, comte de Neipperg, on procéda à l'élection du nouvel évêque. Le choix unanime du chapitre se porta sur son doyen, Auguste-Philippe, comte de Limburg Stirum. Ce choix était de nature à étonner si l'on se rappelle l'animosité qui avait régné entre le doyen et le chapitre. On insinue que les chanoines désiraient se débarrasser ainsi d'un membre trop remuant ; mais il y a plutôt lieu d'admettre que le choix du chapitre avait été guidé par les qualités sérieuses du nouvel élu, et que les chanoines avaient en même temps voulu réparer les calomnies qui avaient été répandues contre lui pendant les longs débats qu'ils avaient eus avec leur doyen.

Ce choix, en effet, dit un des historiens de Spire, n'était pas mauvais ; l'élu était un prélat plein de science et de talent ; il avait une volonté impérieuse mais inflexible ; il remplissait avec conscience tous les devoirs de sa charge et ne souffrait pas qu'on portât atteinte à ses droits et à ses prérogatives ; il joignait à cela de grandes capacités comme

cette suspension ; les facultés des Universités de Paris et de Louvain furent consultées à ce sujet.

administrateur, son activité était extraordinaire, elle s'étendait à toutes les parties de son diocèse et rien ne se faisait sans son avis.

Le nouvel évêque fut sacré le 29 mai 1770 par l'évêque d'Hildesheim; il saisit les rênes du gouvernement avec une énergie que réclamaient les besoins du pays, il fit bientôt régner partout l'ordre et l'économie; grâce aux mesures énergiques qu'il prit pendant la famine qui désola le pays en 1771, celle-ci se fit bien moins sentir dans son diocèse que dans les contrées environnantes. Il réorganisa la gestion du temporel de l'évêché et fit preuve en cette circonstance de qualités remarquables; il augmenta notablement la fortune de l'évêché et il put ainsi se procurer les ressources nécessaires pour la création des nombreuses œuvres de bienfaisance qu'il établit dans son diocèse et il les y consacra tout entières. On lui doit la création d'une caisse des veuves, qu'il fut un des premiers à établir, et la création de caisses d'épargne; il fonda un orphelinat où les enfants étaient élevés et entretenus à ses frais jusqu'à l'âge de 16 ans, ou jusqu'au moment où les orphelins pussent trouver de l'ouvrage ou un service; il fonda à Bruchsal et à Diedesheim des hôpitaux pour les compagnons ouvriers et les domestiques mâles; il en confia l'administration aux frères de la Miséricorde.

La construction de l'hôpital de Diedesheim coûta plus de 50,000 florins, mais cet établisse-

ment fut très mal accueilli par les habitants de la ville ; ils se révoltèrent et il fallut l'intervention des troupes impériales pour rétablir l'ordre. On lui doit aussi la création dans le bailliage de l'évêché de places de médecins pour les pauvres.

Les écoles, les gymnases et les séminaires furent également l'objet de tous ses soins ; il agrandit le séminaire, créa des bourses d'études, fonda des écoles gratuites ; les écoles du pays s'améliorèrent notablement sous son administration, l'instruction donnée aux enfants fut plus soignée, le sort des instituteurs mieux assuré.

Mais malgré tout le bien qu'il avait fait, peu d'évêques, dit un de ses historiens, eurent plus d'ennemis ; il inspirait plus de crainte que d'affection ; sa dureté, sa ténacité, son caractère violent détournaient de lui le cœur de ses sujets.

Il s'occupa avec le même zèle de la direction spirituelle de son diocèse. On regarde ses lettres pastorales sur l'exercice de la religion, sur les mœurs, comme formant un traité complet de théologie pour les ecclésiastiques ; dans ses ordonnances pour les laïcs de son diocèse, il aborda, d'une manière remarquable, des sujets de toute nature : il y en a même qui touchent à des questions d'économie sociale.

L'œuvre capitale de son épiscopat fut la reconstruction de la cathédrale de Spire, qui avait beaucoup souffert de l'incendie de 1685. Cet édifice remarquable contenait les tombeaux des empereurs

d'Allemagne. Les travaux furent commencés le 9 mars 1772, sous la direction de l'architecte Franz-Ignace Neumann; grâce au trésor amassé dans ce but par le chapitre et à l'habile gestion de l'évêque, ils purent être poursuivis sans interruption et furent terminés à la fin de l'année 1777. Ce travail coûta 100,000 florins (1).

Parmi ses autres travaux, il faut citer la muraille dont il fit entourer sa résidence de Bruchsal; il la fit construire à la suite des démêlés qu'il avait eus avec la régence de cette ville au sujet de la reconstruction d'un mur au Tribunal, que l'on jugeait inutile. Après avoir épuisé tous les moyens de procédure, de guerre lasse et pour avoir la paix, il fit entourer sa résidence d'une enceinte.

Au commencement de son règne, l'évêque vécut en bon termes avec son chapitre, mais il ne tarda pas à se brouiller avec lui et la bonne harmonie ne se rétablit plus jamais entre eux.

L'évêque était surtout vigilant pour la conservation de l'ancienne doctrine de l'Église pure et sans mélange; ennemi des nouveautés, il était surtout en garde contre celles inspirées par le Joséphisme, qui avait bon nombre d'adhérents, même dans le clergé, en Allemagne. Son zèle les lui faisait considérer comme hérétiques.

Ce fut la cause des longs et violents démêlés

(1) Cette belle église a été restaurée de nos jours et rétablie dans son style primitif.



qu'il eut avec divers ecclésiastiques de son diocèse. En 1780, ce fut avec le professeur Wierl, qu'il accusait d'hérésie ; celui-ci était soutenu par le margrave de Bade (1) ; l'affaire fut portée à Rome et finit par s'apaiser. Le professeur Hoffmann, de Bruchsal, fut moins heureux : il dut faire amende honorable. La plus violente discussion fut celle qu'il eut avec le chanoine Adam Gärtler, prédicateur du chapitre noble de Bruchsal ; ce procès dura plusieurs années ; Gärtler finit par en appeler à Rome et au pouvoir impérial et il obtint gain de cause après de longues années de procédure.

Geissel, en parlant des démêlés de l'évêque avec le conseiller ecclésiastique Deubel, cite une anecdote caractéristique. Deubel avait critiqué avec une certaine vivacité le gouvernement de l'évêque ; celui-ci, pour l'éloigner de Bruchsal où il était curé, lui avait donné une bonne cure à Cronau ; mais comme il refusait de s'y rendre, l'évêque le fit appeler à l'évêché. A peine introduit devant l'évêque, celui-ci l'interpella d'un ton irrité ; Deubel lui répondit vivement en lui reprochant ses emportements. L'évêque, interdit, garda quelques instants le silence : « Il a raison, finit-il par dire comme se parlant à lui-même, je ne puis lui en vouloir... seulement, rappelez-vous que je suis

(1) Un poème satirique, la Wierlade, fut publié à l'occasion de ce débat. — V. aussi la bibliographie du P. Somervogel à l'article Phil.-Ant. Schmidt.

votre évêque et, une autre fois, ne faites plus de critiques aussi acerbes. » Deubel, ému, lui baisa la main, en lui disant : « Vous êtes bon, mais colère. — Allons, répondit Auguste, laissez-moi être bon une fois et venez déjeuner avec moi. » A la surprise générale, le curé revint le soir même dans sa cure et le lendemain il reçut de la part de l'évêque une pièce de vin.

Un débat qui fait plus d'honneur à l'évêque de Spire fut celui qu'il soutint contre une partie de l'épiscopat allemand pour la défense du Saint-Siège, lorsque plusieurs évêques allemands, sous l'influence des doctrines du Joséphisme, voulurent s'opposer à la création d'une nonciature à Munich. Loin de s'unir à eux, l'évêque de Spire combattit vivement leur manière de voir ; il fit preuve en cette circonstance d'une grande perspicacité et d'une fermeté particulière. La position qu'il prit dans cette discussion fut des plus honorable pour lui.

En 1769, les trois électeurs ecclésiastiques de l'Empire s'étaient réunis à Coblençe et, dans leur réunion, avaient formulé 30 articles, qu'ils avaient envoyés à l'empereur Joseph II, dans le but, disaient-ils, de protéger l'Église allemande contre les usurpations du Pape ; ils considéraient la nonciature comme un empiètement de sa part et ils se disaient particulièrement menacés par l'érection d'une nouvelle nonciature à Munich. L'évêque, invité par l'électeur de Mayence (1) à se

(1) Emmerich-Joseph de Breidbach Bûrresheim.■

joindre à eux, lui répondit qu'il était prudent d'attendre pour savoir quels seraient les pouvoirs accordés au nouveau nonce ; si ces droits concernaient simplement les cas réservés, il lui paraissait qu'on devait s'estimer heureux d'avoir un intermédiaire en Allemagne au lieu de devoir chaque fois s'adresser directement à Rome. Il voyait dans les démarches de l'électeur — auquel se joignit plus tard l'archevêque de Salzbourg — simplement une tentative pour augmenter son pouvoir et pas du tout le souci de la liberté de l'Église ; d'ailleurs, disait-il, il préférerait accorder quelque chose au pape plutôt qu'à l'archevêque ; les origines de l'un étaient divines, celles de l'autre seulement humaines.

Quand le nouveau nonce de Munich, monseigneur Zoglio, archevêque d'Athènes, fut nommé, les évêques dissidents, excités par l'électeur de Cologne, frère de l'Empereur (1), se réunirent à Ems, dans le but de définir les relations de l'Église allemande avec le Pape ; en s'inspirant des principes de Fébronius, ils rédigèrent une protestation en 85 articles qu'ils adressèrent à l'Empereur sans en donner préalablement connaissance à l'évêque de Spire. Celui-ci écrivit à l'Empereur, sans crainte de s'attirer sa disgrâce, pour appeler son attention sur l'importance qu'il y avait à ne

(1) Maximilien-François-Xavier, archiduc d'Autriche, avait été nommé coadjuteur à Cologne en 1780, et archevêque en 1784.

pas prendre de décision avant d'avoir entendu les autres évêques. L'évêque, violemment attaqué par ses adversaires, y répondit par ses lettres et ses mandements et se déclara ouvertement adversaire de la proclamation d'Ems, dans une réponse rédigée par l'ex-jésuite Schmidt (1), qui était son suffragant depuis 1790 et son conseiller.

L'opposition que l'évêque de Spire avait faite à la déclaration d'Ems lui avait suscité des inimitiés ; l'archevêque de Mayence, notamment, lui en voulait et cherchait une occasion de le lui témoigner. Geissel, qui rapporte diverses anecdotes relatives à l'évêque Auguste, en cite une qui eut un grand retentissement et qui semble plus exacte que d'autres qu'il raconte ; elle dépeint bien le caractère de l'évêque et elle est assez curieuse pour être relatée.

D'après une ancienne loi, l'évêque de Spire était tenu de venir à Mayence le jour anniversaire du sacre de l'archevêque et, en sa qualité de suffragant, de dire le bénédicité à table. Cet usage était tombé en désuétude, mais l'archevêque Emmanuel-Joseph, qui était brouillé avec l'évêque Auguste de Spire, à cause de la déclaration d'Ems, voulut le faire revivre et, malgré les remontrances de son ministre Dalberg, il envoya un message à Spire pour inviter l'évêque à venir dire le bénédi-

(1) Voy., sur les écrits de Philippe-Antoine Schmidt, la bibliographie du P. Somervogel.

cité le jour de la fête. L'archevêque et ses familiers se demandaient ce que ferait l'évêque et la plupart pensaient que, vu le caractère fier et emporté de l'évêque, il ne voudrait pas se plier à cette formalité humiliante. Auguste répondit par retour du courrier : « Je ferai ce que le droit exige de moi. » La veille de la fête, il arriva à Mayence avec quelques cavaliers et trois chariots ; il parut à la fête en qualité de suffragant et, après la fête, il se rendit à la salle du festin, où était préparé un dîner de 120 couverts. Comme l'archevêque avait donné l'ordre de ne pas mettre de couvert pour l'évêque, selon l'ancien usage, toute l'assemblée était anxieuse de voir comment finirait l'aventure.

L'évêque récita le bénédicité d'une voix vibrante. Après qu'il eut prononcé le dernier mot de la prière, l'archevêque prit place à table et indiqua à deux étrangers leur siège à sa droite et à sa gauche, sans faire aucune attention à l'évêque. Celui-ci vit du premier coup d'œil qu'on allait suivre l'usage dans toute sa rigueur et qu'on ne voulait pas de lui ; il fit une légère révérence, réprimant avec peine une imprécation, il s'en alla et regagna ses appartements en voiture. Dans le château, l'électeur et ses amis riaient de l'humiliante sortie du Spirois. Mais le premier service était à peine fini, qu'apparut dans la salle un courrier, suivi d'un camérier de l'évêque, qui annonça : « Sa Grandeur le prévôt de la prévôté princière de Weissemburg (c'est-à-

dire un prince de l'Empire romain) (1) vient d'arriver à Mayence en ami et en voisin pour assister à la fête de son Éminence ; il espère avoir la faveur de lui rendre visite. » Le prévôt n'était autre que l'évêque de Spire. Tous les convives se turent ; l'archevêque, ahuri, regarda son ministre, le dîner fut suspendu. On prépara vite des appartements dignes d'un prince de l'Empire et l'électeur envoya son premier ministre pour souhaiter la bienvenue au prince dans son appartement, et son carrosse à six chevaux fut amené au palais. L'évêque arriva, suivi de ses camériers, serviteurs et courriers. La nouvelle entrevue fut très cérémonieuse ; l'électeur souhaita la bienvenue à son voisin avec une bienveillance forcée. On recommença fort tard dans la nuit le dîner interrompu et cette fois le prince de l'Empire était placé à la droite de l'archevêque. Emmerich-Joseph, après que le bon vin du Rhin lui eut rendu sa bonne humeur, trouva cette comédie si drôle qu'il éclata de rire, et il ne put s'empêcher de complimenter l'évêque sur la façon adroite dont il avait tourné l'affaire à son avantage. — « Mais, lui

(1) La prévôté de Weissenburg en Alsace-Lorraine, doit son origine à un monastère fondé par le roi Dagobert 1<sup>er</sup>, qui suivait la règle de saint Benoît. L'abbé fut fait prince de l'Empire par l'empereur Charles IV. En 1526, Rudiger, 56<sup>e</sup> abbé, fut sécularisé. Son successeur Philippe de Florstein, étant devenu évêque de Spire, obtint de l'empereur Charles-Quint et du pape Paul III que cette principauté serait unie à l'évêché de Spire. *Les souverains du monde*. Paris, 1718, t. I, p. 208.

répondit Auguste en riant, Votre Altesse doit savoir que le Stirum ne se laisse pas si facilement marcher sur le pied. » Le prince de l'Empire fêta l'anniversaire de son voisin pendant trois semaines et lui fit occasionner une dépense de 10,000 florins. En partant, il dit à l'archevêque : « Si Votre Altesse a encore plus tard un Bénédicité à faire dire à l'évêque de Spire, Elle n'a qu'à lui envoyer, quelques jours d'avance, un courrier à Bruchsal. L'évêque ne manquera pas de venir et d'emmenner avec lui le prévôt de Weissemburg. »

La Révolution, qui avait éclaté en France, allait créer pour l'évêque de plus graves difficultés. Le diocèse de Spire était situé trop près de la France pour ne pas être un des premiers à en souffrir. Même avant que les troupes françaises eussent envahi l'Allemagne, l'évêque avait eu à défendre les prêtres de la partie de son diocèse située en France, qui comprenait le territoire situé au delà de la Queich. Quand on voulut imposer à ces ecclésiastiques le serment constitutionnel, il en référa au pape pour connaître la ligne de conduite qu'il avait à suivre. Celui-ci lui répondit que ce serment ne pouvait être prêté par les prêtres. L'évêque leur envoya en secret une lettre pastorale, pour leur faire connaître la réponse du pape, et leur enjoignit de ne rester dans leurs paroisses qu'aussi longtemps qu'ils ne seraient pas en danger.

La guerre avec la France ne tarda pas à éclater ;

après différentes péripéties, le général de Custine, à la tête de 15,000 hommes, s'empara de Spire le 29 septembre 1792. Il y trouva d'énormes approvisionnements. Les Français imposèrent au chapitre une contribution de guerre de 68,750 florins, mais ils ne commirent guère d'excès. Le chapitre s'était retiré à Bonn, emportant une partie des archives.

L'évêque, ne se sentant plus en sûreté dans sa résidence de Bruchsal, se réfugia à Augsbourg ; il adressa de cette ville une lettre pastorale à ses diocésains pour les engager à se conduire avec prudence et à se soumettre aux épreuves que la Providence leur envoyait. Cette lettre fut interceptée par les Français dans la partie du diocèse qu'ils occupaient et déferée au bureau des affaires ecclésiastiques établi à Mayence. On voulut imposer le serment constitutionnel aux prêtres du diocèse, mais, par une déclaration collective, ils s'y refusèrent.

Custine passa tout l'hiver à Spire. Cette ville n'eut guère à souffrir de l'occupation. Il partit le 31 mars 1793, après les défaites infligées aux Français par les troupes prussiennes.

La joie de la délivrance ne fut pas de longue durée. Le 29 décembre, les révolutionnaires rentrèrent à Spire et ils y commirent cette fois les pires excès. Comme dans maints autres endroits, ils proscrivirent le culte catholique pour le remplacer par celui de la Déesse Raison. Après avoir



dévasté les églises et brisé tout ce qu'elles contenaient, ils détruisirent ce qui restait des archives et expédièrent à Landau la bibliothèque, qui contenait un vrai trésor de livres rares et précieux : on s'en servit pour en faire des gargousses. Après dix jours de pillage, on alluma devant la cathédrale un grand feu dans lequel on jeta les meubles de l'église. On imposa en outre à la ville une contribution de guerre de 400,000 ducats, et, comme on ne pouvait réunir une somme aussi élevée, les autorités républicaines se saisirent comme ôtages de dix-sept notables qui furent envoyés à Landau et incarcérés.

Cette funeste occupation dura sept mois. Le 12 mai 1794, les Français furent obligés d'évacuer la ville, et, en partant, ils livrèrent aux flammes le doyenné et la prévôté de la cathédrale.

Le 14 juillet 1794, ils rentraient à Spire, chassant devant eux une multitude de prêtres et de braves gens. Beaucoup d'entre eux allèrent chercher aide et protection chez l'évêque, qui s'était retiré à Freysing, mais il n'était plus en état de les aider : les Français avaient dévasté les propriétés de l'évêché, ses cultures et ses vignobles étaient ruinés pour plusieurs années.

Pendant une suspension d'armes, l'évêque célébra, le 2 août 1795, son jubilé de cinquante ans de prêtrise et de vingt-cinq ans d'épiscopat par une cérémonie solennelle dans l'église des Capucins de Bruchsal, et il ordonna en même temps un

triduum pour implorer la miséricorde de Dieu.

Le vieil évêque aurait souhaité vivre en paix les dernières années de sa vie ; mais, au lieu de cela, le danger ne faisant que croître, il dut se retirer plus loin et il alla chercher refuge à Freudenheim, près de Passau, dans une maison du cardinal d'Auersberg.

Le général Moreau passa le Rhin en juin 1796, les Français se répandirent en Allemagne comme un torrent.

Le général français Schwerb, après avoir écrasé une bande de paysans révoltés, occupa Bruchsal, résidence de l'évêque. L'archiduc Charles avait heureusement pu s'opposer à cette invasion ; il avait battu Moreau et il avait failli prendre le général Schwerb dans Bruchsal. Celui-ci se fraya de vive force un passage en emportant les objets les plus précieux du château et en emmenant quelques habitants qui s'étaient compromis pour les Français.

L'évêque avait hâte de retourner dans sa résidence pour voir l'étendue du désastre. Ce qui lui fut, dit-on, le plus pénible, ce fut l'ingratitude et la trahison de plusieurs de ses amis et de ses anciens fonctionnaires. Il put aussi revenir deux fois à Spire.

L'évêque s'occupait, pendant la dernière année de sa vie, de régler divers points concernant son diocèse, et, comme il sentait que sa fin était proche, il songea de nouveau à ses dernières dispositions. Il avait fait antérieurement — en 1774 — un testa-

ment par lequel il avait disposé de sommes très considérables pour des institutions charitables ; mais, comme il avait eu le temps de réaliser de son vivant les projets qu'il avait en vue, il avait fait en 1783 un nouveau testament et en 1796 il prit de nouvelles dispositions.

L'évêque Auguste de Limburg Stirum mourut subitement, le 26 février 1797. Son corps fut déposé dans l'église des Capucins de Freudenheim. Son cœur fut enterré solennellement à Bruchsal.

---

Les souvenirs numismatiques qui se rapportent à l'évêque de Spire dont nous avons esquissé la biographie ne sont pas inédits ; les monnaies qu'il a frappées ont été décrites dans divers catalogues, dans ceux de Renesse, Welz de Wellenheim, Th. de Jonghe, etc. Toutes ces monnaies, sauf une de billon, portent la date de 1770, année de l'inauguration de l'évêque, et la légende de quelques-unes rappelle cet événement ; la réminiscence toute païenne qui se trouve sur le revers leur donne un cachet tout particulier : on est surpris de voir une Minerve figurer sur la monnaie d'un prélat si attaché à l'orthodoxie ; simple fantaisie du graveur, sans doute.

1. — Ducat. Les écus de Spire (d'azur à la croix d'argent) et de Weissemburg (de gueules à une citadelle d'argent à deux tours de même) accolés avec deux hommes sauvages pour tenants ; au-dessous,

l'écusson de la famille de l'évêque, enveloppé d'un manteau d'hermines surmonté d'un bonnet de prélat; derrière le manteau, la crosse et l'épée passées en sautoir; sous le manteau, on voit, en caractère minuscules, les initiales du graveur A. S., Antoine Schäffer, de Mannheim. Le tout entouré de la légende : AVGVSTVS · D · G · EP · SP · S · R · I · P · ET · P · W · EL · 29 · MAI · CON-SECR · 16 · SEPT · 1770. (Augustus Dei gratia episcopus Spirensis Sacri Romani imperii Princeps et praepositus Weissenburgensis, electus 27 Maii, consecratus 16 septembris 1770).

*Rev.* Sous un soleil rayonnant, une Minerve casquée et armée d'un bouclier, tient une lance et un rameau d'olivier; elle est entourée de petits génies, dont l'un tient une balance et un fil à plomb; un autre, portant une corne d'abondance, est placé près d'une ruche d'abeilles; un troisième vole dans les airs. Légende : DEO · O-M · AVSPICE · SVAVITER ET FORTITER NEC SIBI SED SVIS.

Or.

Pl. I, n° 1 (1).

2. — Même type que la pièce précédente. Légende : AVGVSTVS · D · G · EP · SPIR · S · R · I · P · ET · PRAEP · WEISS · ELECT · 29 MAI · CONSECR · 16 · SEPT · 1770. A côté du manteau d'hermine, les initiales A · S; en des-

(1) Cette monnaie, ainsi que les autres décrites ici, fait partie de notre collection.

sous : 10 EINE FEIN MARC, en plus petits caractères.

*Rev.* Même type et même légende que le numéro précédent.

Thaler.

Pl. II, n° 3.

Madai, Thaler Cabin. n° 6444.

3. — Mêmes types et légendes. Sous le manteau : 20 EINE FEIN MARC.

Demi-thaler.

Pl. I, n° 2.

4. — AVGVSTVS · D · G · EPISCOPVS SPIR · S · R · I · P · § PR · WEISS.

Les trois écussons de Spire, de Weissenburg et de Limburg Stirum sommés d'une couronne, la crosse et l'épée en sautoir derrière les écussons, au-dessous la devise du prélat :

SVAVITER ET FORTITER SED IUSTE.

Les initiales du graveur ne se trouvent pas sur cette monnaie.

*Rev.* AD NORMAM · CONVENTIONIS. Dans un cartouche au milieu du champ : CXX — EINE FEINE — MARK SILB · — 1770. Au-dessous, également dans un entourage coupant la légende : 10.

1/10 de thaler. Billon.

Pl. I, n° 3.

5. — Les mêmes écussons qu'au numéro précédent. Légende : AVGVSTVS D · G · EP · SPIR · S · R · I · P · § P · W.

*Rev.* AD · NORMAM · CONV · Losange dans lequel est inscrite sur quatre lignes la légende :

240 — EIN FEIN — MARK — 1779. Au-dessous, entre deux roses : IVSTIRT.

1/20 de thaler. Billon.

Pl. I, n° 4.

Je n'ai pas rencontré cette monnaie avec la date de 1770. Elle a existé, sans doute, mais il est à croire qu'il y a eu en 1779 une nouvelle émission de cette monnaie qui, par sa nature même, était plus sujette à se détériorer.

Nous avons vu plus haut que l'évêque de Spire Auguste de Limburg Stirum, avant d'être nommé évêque, avait été doyen du chapitre de Spire et chanoine d'Hildesheim ; à ce titre, son nom figure sur les médailles de siège vacant frappées en 1770 et en 1761 par le chapitre pendant la vacance de ces sièges qui s'est présentée à ces dates. Pour compléter la série numismatique relative à ce prélat, j'ai cru pouvoir y joindre ces deux médailles, qui se distinguent d'ailleurs par un certain mérite artistique et par leur exécution soignée.

6. — Siège vacant de Spire. A la mort de l'évêque de Spire François-Christophe von Hutten, décédé le 20 avril 1770, le chapitre de la cathédrale décida que l'on frapperait une médaille pour rappeler le souvenir de la vacance du siège. et qu'elle serait frappée à 300 exemplaires. L'exécution en fut confiée à Antoine Schäffer, de Mannheim.

Au centre de la médaille, dans un cercle portant la légende : CAPITVLUM CATHEDRALE SPI-

RENSE ☼, la vierge au croissant tenant l'enfant Jésus est placée au-dessus d'une croix rappelant les armes de l'évêché de Spire. Au-dessus, un cartouche portant la date de 1770. A l'entour de la médaille, sept écussons reliés par une guirlande de roses : ce sont les armes de sept chanoines du chapitre ; leur nom se trouve en dessous de chacun d'eux : STIRVM, OETTINGEN, HOENSBROECK, MONTFORT, MIRBACH, ELTZ, SIKINGEN.

*Rev.* Un écusson écartelé de Spire et de Weissenburg, sommé d'un bonnet de prélat et accompagné de la crosse et de l'épée passées en sautoir derrière l'écu ; il est entouré de la légende, qui continue celle de l'avvers : REGNANS SEDE VACANTE. Tout autour, huit écussons reliés également par une guirlande de roses et accompagnés au-dessous du nom du titulaire : STADION, GREIFENKLAV, MIRBACH, WEISSENBERG, HACKE, WALDERDORF, BEROLDINGEN et HVTTEN.

Pl. II, n° 2.

Schultess-Reichberg, *Thal. cab.*, n° 4733.

7. -- Hildesheim. Cette médaille a été frappée pendant la vacance de cet évêché (1761-1763) après la mort de Clément-Auguste de Bavière, qui avait occupé ce siège de 1723 à 1761.

La Vierge tenant l'Enfant Jésus sur les genoux est assise sur un nuage, elle indique de son sceptre l'écusson couronné d'Hildesheim (parti d'or et de

gueules), celui-ci, entouré de palmes, est placé sur un coussin; à ses pieds, la crosse, l'épée et la croix pastorale, déposées sur le coussin. Au-dessus, le Saint Esprit plane dans les airs sous la forme d'une colombe. En haut, un cartouche portant: CAPITVLVM — HILDESIEN. A l'entour du champ, seize petits écussons couronnés, reliés par un cordonnet. Le nom de chacun des chanoines se trouve sous ses armoiries; celles-ci sont rangées dans l'ordre suivant : v. WENGE : ce chanoine était, je pense, prévôt du chapitre; en 1771, cette fonction était occupée par Liévin-Étienne-Guillaume von Wenge zu Becke (1), v. HUGENPOET, v. MALINCRODT, v. WENGE (François-Guillaume-Félix van der Wenge zu Becke, en 1771), v. BOCHOLTZ (Ferdinand-François von Bucholz zu Henneken Rode), v. HAZENKAMPF, v. BOCHOLTZ, v. ASSEBURG, v. BENNIGSEN, v. WEICHS (Léopold-François von und zu Weichs), v. WEICHS (Guillaume-Joseph), v. DROSTE (Gaspard-Ferdinand von Droste zu Füchten), v. HORDE, v. BEROLDINGEN (Joseph-Marie-Gabriel, baron von Beroldingen zu Gundelhardt), v. HORDE, v. DROSTE.

(1) Voy. *Nieder-Rheinisch-Westphälischer Kreiss-Calender auf das Jahr Christi 1771*. Cöln am Rhein. On ne pourrait d'après ce calendrier, postérieur de dix années, identifier les chanoines de 1761, car on peut constater que plusieurs de ceux-ci n'y figurent plus; j'ai cru pouvoir l'utiliser pour quelques noms; je me suis conformé à l'orthographe de cette liste.



*Rev.*—L'Œil divin éclaire de ses rayons un siège épiscopal placé sur une estrade et sous un dais richement tapissé; de l'autre côté du champ, la cathédrale de Hildesheim, mise un peu sur l'arrière-plan; en haut, un cartouche portant l'inscription : SEDES VACANS — 1761. Tout autour du sujet principal, seize écussons couronnés avec les noms : v. FURSTENBERG (ce chanoine était en 1771 doyen du chapitre, en cette qualité il occupe le premier rang), v. BECHTOLSHHEIM (en 1771, Hartman-François-Guillaume von Munchenheim, dit Bechtolsheim, était chanoine d'Hildesheim), v. LEERODT, v. MENGERSEN (Clément-Auguste von Mengersen zu Rhede), v. WEICHS, v. HAXTHAUSEN (Frédéric-Gaspard von Haxthausen zu Apenburg), v. SPIEGEL (Othon-Herman von Spiegel zum Diesenberg), v. BOOS (Damien-Charles, baron von Boos zu Waldeck), v. ASCHEBERG (Clément-Auguste-Joseph von Ascheberg zu Wenne), v. BOSELAGER, v. TWICKEL, v. WESTPHALLEN (Frédéric-Guillaume von Westphalen zu Furstenberg était, en 1771, évêque d'Hildesheim), v. MERVELDT (Maximilien-Ferdinand), v. STIRUM (le futur évêque de Spire), v. MESCHÉDE, v. HORDE.

Pl II, n° 1.

Cappe (1), pl. IX, n° 93.

Schultess-Reichberg, n° 4351.

(1) CAPPE. *Die Munzen der Stadt und der Bisthums Hildesheim*, pl. IX, n° 93.

Cette médaille est l'œuvre de Thiébaud. Elle se distingue par la finesse et la netteté de la gravure ; l'artiste a suivi les exagérations du style Louis XV, si fort à la mode en Allemagne à cette époque.

C<sup>te</sup> TH. DE LIMBURG STIRUM.

---

AUGUSTE DE LIMBURG-STIRUM, *Evêque de Spire*



1



OR



2



R



3



R



4



R



AR



3

AR



2



AR



1

